

La signature de *L'éducation sentimentale* de Gustave Flaubert ou *La patience d'un patient*

Jean-Marc Lemelin

Number 30, Fall 1986

Le polémique

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/15276ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Lemelin, J.-M. (1986). La signature de *L'éducation sentimentale* de Gustave Flaubert : ou *La patience d'un patient*. *Moebius*, (30), 63–71.

JEAN-MARC LEMELIN

La signature de
L'éducation sentimentale
de Gustave Flaubert

ou

La patience d'un patient

La conférence qui suit a été prononcée au département de Français de l'Université Dalhousie, à Halifax, dans le cadre d'un colloque sur la littérature française du XIXe siècle, le 26 septembre 1986. S'y dégage, entre autres choses, l'inscription de l'agonique et du polémique dans une agonistique de la passion et de la patience, de la passivité et de la passibilité. L'agonistique, c'est ce qui ne (se) passe pas dans un récit, dans tous les sens du verbe «passer»... De l'agonique au polémique prévalent les passibles narratifs sur les possibles narratifs et il y a passage d'un monde possible à un monde (im)passible. De l'impossibilité narrative à la passibilité narrative, c'est par la passion qu'il y a sanction de l'action.

JML

Je ne défendrai pas ici que Gustave Flaubert est le romancier le plus important de la littérature française du XIXe siècle et peut-être de toute l'histoire de ladite littérature. Je ne soutiendrai pas non plus que **L'Éducation sentimentale** est sans doute le **pivot** de l'ensemble de l'oeuvre flaubertienne: c'en est assurément le **tronc**, puisque le roman, rédigé de 1864 à 1869, avait été précédé par une première version en 1843-1845, par **Novembre** en 1842 et par une première esquisse, **Mémoires d'un fou** vers 1837-1839; mais **La Tentation de saint Antoine** a connu peu après sensiblement la même trajectoire de composition: 1837-1839, 1845-1849 et 1869-1874. Je ne présenterai pas plus la posture — parce que je l'ai fait ailleurs — qui m'a permis d'en arriver à ce que je vais vous soumettre à propos du récit, de la représentation et du sens, c'est-à-dire du fondement du lien social, dans **L'Éducation sentimentale**; livre qui m'intéresse moins comme roman littéraire spécifique

que comme texte poétique et théorique dont le tissu fictionnel (plus ou moins historique) participe de la narrativité: de la texture **factice** (plutôt que **fictive** et **factice**) de la textualité du temps (qui ne se confond ni avec l'histoire ni avec la temporalité). J'appelle **signature** ce qui, du sens, déborde la grammaire: la signification, la signifiante, le signifiant ou le signifié; c'est le rythme — le signifier — de l'oralité.

L'IMPOSSIBILITÉ NARRATIVE: DE L'ACTIVITÉ À LA PASSIVITÉ

Comme vous le savez très probablement, **L'Éducation sentimentale**, ce récit sans histoire, est pourtant l'«histoire d'un jeune homme» — c'en est le sous-titre souvent omis —, Frédéric Moreau, qui n'arrive pas à passer de l'aristocratie à la bourgeoisie, empêché qu'il l'est, surtout ou entre autres choses, par un amour impossible pour une femme mariée, Mme Marie Arnoux, mère des enfants de Jacques Arnoux. Tout au long des trois parties et des dix-neuf chapitres du texte, la réunion de ce jeune homme et de cette femme est empêchée par toutes sortes d'événements, d'anecdotes, d'histoires plus ou moins dignes d'intérêt: est-ce le hasard, la différence d'âge, la situation matrimoniale de Mme Arnoux, ses enfants, ou est-ce les échecs et la peur de l'échec sexuel de Frédéric, sa pudeur, sinon sa défaillance? Cela importe sans doute peu. Ce qu'il faut cependant retenir, c'est que les obstacles entre lui et elle alimentent le désir de Frédéric pour Mme Arnoux: quand on la lui dispute ou la lui interdit, il est prêt à rivaliser avec d'autres et à combattre pour elle; pourtant, au moment où elle est la plus proche, au moment où elle semble s'offrir et lorsque la convoitise se montre «plus forte que jamais», Frédéric capitule, recule et lui préfère une cigarette; cette si grande proximité, ce contact, lui faisant craindre aussi de perdre son idéal avec le dégoût que cela comporte: c'est là la fermeture de la troisième partie ou l'avant-dernier chapitre du texte (1).

C'est donc un impossible amour qui rend par contre possibles les autres amours de Frédéric ou qui va faire ou parfaire son «éducation sentimentale», son apprentissage, et va discipliner son univers individuel et son rapport aux femmes. Mais, surtout, ce rapport impos-

sible structure l'accès ou le non-accès de Frédéric à l'univers collectif des hommes, des aristocrates et des bourgeois, du peuple et de la culture, de la politique et de l'argent. Ici, il faut remarquer que Rosanette, dite La Maréchale, dont le portrait trouble encore la dernière rencontre de Frédéric et de Mme Arnoux (2), est bien l'intermédiaire entre les deux univers, la prostitution, qu'elle exerce, soulevant autant le problème de la vie et de la mort, c'est-à-dire du corps et du désir, que le problème de la nature et de la culture, c'est-à-dire de l'échange des biens et des femmes. Très évidemment, toutes les relations mondaines de Frédéric sont dominées par l'argent et par les difficultés de passage d'une vie domestique fondée sur les droits et les privilèges de l'héritage à une vie publique réglée par l'industrie et la spéculation. Tous les contrats (explicites ou implicites) qui lient Frédéric à ce monde ne l'épargnent pourtant pas des conflits (manifestes ou latents), ceux entourant ou contournant 1848, mais aussi ceux tournant autour de Mme Arnoux.

Que Frédéric soit un sentimental, un sensible, un tendre, un délicat — j'allais dire un courtois — semble décider de son destin de petit bourgeois (3); tous les programmes narratifs qui le mettent en action avortent plus ou moins ou se perdent dans une description: est-ce à dire que ce ne serait pas là le parcours narratif du **Sujet** mais de l'**Objet**? Un objet n'a de valeur qu'en autant qu'il circule, qu'il est échangé, disputé et discuté; or, Frédéric circule entre les femmes et des hommes aux femmes presque autant que Rosanette entre les hommes et de Jacques Arnoux à Frédéric lui-même. Sans être inactif ou passif, il est pourtant **passible** de toutes sortes de manoeuvres et de manigances, étant donc davantage sujet à («subjectus») que sujet de («subjectum»). Le **non-sujet** qu'est Frédéric n'arrive pas à rivaliser avec les **anti-sujets** que sont les aristocrates, ces sujets du roi, et encore moins avec les **sujets** que sont les bourgeois, ces sujets de la loi. Ce qui ne fait pas nécessairement de Frédéric un **objet**, puisqu'il est au moins capable d'affronter en duel le vicomte de Cisy, celui-ci ayant appelé **Marie Arnoux** (4) **Sophie Arnoux** (5); Mme Arnoux, même Mère, passant ainsi du statut de la Vierge à celui de la Putain. C'est là toute la crise, le conflit antagonique du chapitre central du tex-

te; chapitre qui confronte d'ailleurs aussi Mme Arnoux et Rosanette à l'Hippodrome (6).

Ici, je voudrais rapidement tirer une conclusion provisoire:

dans le récit, dans tout récit, *importent davantage les passibles narratifs* — ce qui est susceptible d'une lecture offensive, voire offensante — que les *possibles narratifs*, qui passent à travers les programmes narratifs des actants et la stratégie narrative, c'est-à-dire à travers le regard *narratorial*, ici le regard d'un narrateur hétérodiégétique ou d'un scripteur à l'écriture plus ou moins défensive (dans le sens des «mécanismes de défense»). Importe donc ce qui ne (se) passe pas, encore plus que ce qui (se) passe...

LA PASSIBILITÉ NARRATIVE: DE L'ACTION À LA PASSION

L'agonistique de **L'Éducation sentimentale** n'est pas apocalyptique ou catastrophique; c'est là le côté le plus romanesque, sinon le plus romantique (pas seulement au sens sentimental du terme) du texte de Flaubert (7). C'est la fermeture du texte, le dix-neuvième et dernier chapitre, sur lequel on a l'habitude d'insister (8), qui se charge de le rappeler au lecteur. En fait, cet épilogue est une sorte de prologue: après le bilan des rencontres, Frédéric et Deslauriers se remémorent une anecdote de 1837, déjà évoquée au chapitre II de la première partie: une visite au bordel de la Turquie; une visite ratée, elle aussi, à cause de la panique de Frédéric, s'enfuyant avec l'argent, forçant ainsi Deslauriers à le suivre: mais «On les vit sortir» ... Dans **L'Éducation sentimentale**, la *faute* précède le *défaut*; ce qui a pour effet de faire équivaloir le défaut et la punition, la situation initiale et la situation finale, et de faire tourner en rond. Une analyse trop rapide pourrait alors laisser croire que l'action *précède* donc la passion, que celle-ci *procède* de celle-là. Or, les épreuves de la diégèse — la narration de l'action, leur(s) relation(s) — correspondent à la genèse du sentiment de culpabilité: soit à la fiction de la passion (de Moreau) et à la passion de la fiction (de Flaubert). Frédéric n'a pas véritablement de défaut (tragique): s'il est passionné, il perd son caractère passionnel et il n'est pas vraiment un héros passionnant; il est seulement passible, voire déjà *impas-*

sible (un peu à la Meursault). Que Frédéric soit passible **de** ne veut pas dire qu'il soit **culpable** mais bien qu'il soit **responsable**: le sentiment de culpabilité n'est pas fondamentalement une affaire de **culpabilité**: d'action, mais c'est une question de **sentiment**: de passion. **L'Education sentimentale** est l'éducation — l'apprentissage et la discipline — du sentiment de culpabilité; c'est là L'Education, tout autre éducation ne pouvant être qu'une éducation parmi d'autres... Il n'y a de faute que parce qu'il y a un tel sentiment (juridico-religieux, biblique, évangélique, etc.), dont dérive l'acquisition de la honte ou de la pudeur; il n'y a d'action que par rapport à la passion: Flaubert parle de «passion inactive». Une telle soumission de l'agir au pâtre, de l'action à la passion, et à ce qui censure celle-ci, la religion, subordonne la raison à la fiction, l'histoire au récit, la mémoire même à l'oubli; aucun programme, pas même celui du souvenir — que ce soit le mythe, le rite ou le rêve — ne réussissant à épuiser le diagramme (méta)physique du temps.

Est-ce à dire que je voudrais suggérer par là que, dans **L'Education sentimentale**, comme dans les romans de la série Harlequin, l'amour triomphe du politique ou le sentimental de l'éducation, autrement dit: le privé du public ou l'individuel du collectif. La qualité, voire la vérité du texte est encore plus **protoromanesque** que **romanesque**: Frédéric est un **protoactant**; c'est-à-dire qu'il est susceptible de jouer le rôle de n'importe quel actant, qu'il en est — encore une fois — passible (9). Cette **passibilité** — qui est plus passivité qu'activité et possibilité — fait toute la narrativité du récit comme grammaire de la représentation, elle-même grammaire du sens. Et quand on parle du lien social, on ne parle jamais que du sens: de la textualité du temps. C'est donc dire que, fondamentalement, là où le fondement est non-fondement, le **lien** social (individuel et collectif, privé et public) n'est pas **social**: c'est un lien privé **de**; plus qu'un «double lien» (polémique, agonique, agonistique), c'est un **non-lien** qui diffère toute distinction (politique, poétique, mimétique) de l'individuel et du collectif, du privé et du public ou du psychologique et du sociologique, du psychanalytique et de l'anthropologique.

C'est ce **non-rapport** de passibilité — et donc d'impassibilité: d'indifférence à — qui est au fondement de l'impossible rapport de Frédéric et de Mme Arnoux; **impossible** rapport — l'interdit de l'inceste, la castration, la différence sexuelle, la Loi — qui est la fondation de tous les **rapports** possibles et impossibles. Frédéric vit **en défaut**; à défaut de vivre il aime — autrement dit, il meurt — et à défaut d'aimer il vit — autrement dit, il vieillit, agonise... Toujours **privé de**, son fétichisme étant encore plus radical que son narcissisme (10).

Mais de quoi donc est-il privé? Bien plus peut-être que de Mme Arnoux, Frédéric est privé de sa mère. Mais le monde des mères et des filles — la **Matrie** — ne l'intéresse guère: Rosanette mère l'indiffère et, même pour des raisons d'argent, il préfère la veuve et la plus vieille (Mme Dambreuse) à la vierge et à la plus jeune (Louise); bien plus sans doute que des femmes ou d'une femme, d'une épouse, il est privé de **La Femme**: celle qui n'existe pas, évidemment, la première même étant déjà et toujours seconde, pour ne pas dire secondaire; celle qui n'existe pas ou celle qui n'existe plus ou pas encore, à la dernière étant alors préférée l'avant-dernière ou la prochaine, d'une station à l'autre de la passion... Mais, avant, n'avait-il pas été privé d'un père — un «plébéien» mort en duel (pendant que Mme Moreau était enceinte de Frédéric) et dont il n'est question qu'au premier chapitre et que dans le chapitre central du texte (11); sauf que lui-même est très mauvais père (géniteur ou autre) de l'enfant (bientôt mort) de Rosanette, tiraillé qu'il est alors entre Mme Dambreuse et Mme Arnoux pendant tout le chapitre central de la troisième partie (12): en somme, le monde des pères — la **Patrie**, de la nation au peuple — n'a pas plus d'importance pour lui que le monde des femmes.

Il ne reste à Frédéric que le monde des frères — la **Fratie** — qui est un monde sans femmes ou **en dépit** des femmes, sauf si elles sont des soeurs pour les fils; un monde de complices (et non de disciples): de complices d'un meurtre commis en commun, disait Freud, la Loi du Nom-du-Père devenant la raison et la religion du Fils. Frédéric n'est-il pas le complice du meurtrier de son père?... Ce monde, la Fratie (ou la **phratie**), «c'est là ce que nous avons eu de meilleur», dit Frédé-

ric et répète Deslauriers à la toute fin du texte (13); c'est le monde généalogique (plus que génétique, générique, génésique ou génique) de la filiation et de l'héritage, de l'argent et de l'intérêt, du pouvoir et du désir (mimétique): c'est le monde des maîtres! Mais Frédéric ne peut être un maître parce qu'il veut un maître, un double monstrueux comme Deslauriers ne faisant pas le poids et n'ayant pas la figure du monstre sacré; en hystérique, Frédéric (re)cherche un maître, un maître à **désavouer**; pour cela, il désavoue la fortune, la chance et le hasard des maîtresses. Eternel «jeune homme», enfant chéri, tous les autres enfants (complices) ne peuvent être que des rivaux, des doubles tous indignes d'être imités, égalés, dépassés ou vengés, parce que ce ne sont que des doublures pour le disciple en quête du Maître. Ce monde de frères, donc de maris, ne peut satisfaire le célibataire — ce dernier défenseur de l'amour courtois, c'est-à-dire de l'amour **tout court** comme passion — qu'est Frédéric, ce courtisan à une époque où il n'y a plus de cour, les courtisanes mêmes l'ayant désertée pour d'autres (mi)lieux...

Finalement, le monde de Frédéric, c'est bien celui d'avant et d'après le roman; c'est le **non-roman** — et j'ajoute que l'amour courtois n'est pas français et encore moins romanesque mais occitan et poématique. Le roman courtois est déjà autre chose que le chant courtois (qui n'est pas romantique) de la courtoisie et de la chevalerie. C'est — malgré l'impassibilité narrative chère à Flaubert — l'impossibilité d'échapper à l'autobiographie; la fiction, malgré toutes ses feintes, malgré la «feintise» (14), est autographie. Ainsi, la compulsion d'aveu (de la faute), c'est le style — c'est-à-dire le défaut — du récit... Je ne veux pas par là m'en remettre à la (bio)bibliographie de l'auteur-écrivain Flaubert («malade», «bête», «névrosé», «fou»), mais à la main du scripteur-poète, celle auto(bio)graphique du «gueloir», celle italique et orale du discours indirect libre, par exemple: non pas celle de la voix narratrice (selon la narratologie) mais celle de la voix narrative (selon la narratique).

Flaubert aurait dit: «Madame Bovary, c'est moi»; mais ne parlait-il pas plutôt du roman que de son héroïne? Je dirais donc: même s'ils ont le même âge, dix-huit ans, le 15 sep-

tembre 1840, date du jour du début du texte, Gustave, ce n'est pas Frédéric; Flaubert, c'est **L'Éducation sentimentale**.

Je voudrais conclure par une remarque:

Sartre et Barthes ont insisté à juste titre sur la place de Flaubert (et de Mallarmé) dans l'histoire de la littérature française; histoire en quelque sorte marquée par le passage — l'acte et le pacte — ou la transition de l'aristocratie à la bourgeoisie, avec la désillusion que cela comporte autant au sujet de la classe que de la masse; passage à l'acte qui est déplacé ou condensé dans **L'Éducation sentimentale**, entre le dix-septième et le dix-huitième chapitre, par un voyage et un retour, par un trou de seize ans dans la vie du petit bourgeois Frédéric Moreau. Je voudrais suggérer que ce trou, c'est bien l'histoire — ou plutôt la **non-histoire**: l'acte manqué de l'histoire, l'hystoire — de l'institutionnalisation de la littérature en France du XVIIe au XVIIIe siècle et jusqu'au XIXe siècle: dans le dix-neuvième chapitre, il ne peut y avoir retour qu'au passé. J'y lirai aussi l'inséparabilité de l'institution et de la religion, même la religion de l'histoire ou de la science, et l'inséparabilité de l'institutionnalisation et de l'hystérisation, c'est-à-dire du devenir-corps et du devenir-mémoire (de la victime), la névrose étant un «corps constitué» (15). C'est-à-dire qu'il n'y a de transition de l'analité du Discours du Maître à la génitalité du Discours de l'Universitaire que par la médiation — médiation qui est aussi dénégation — de l'oralité (lyrique, ludique, magique, mystique) du Discours de l'Hystérique comme méditation (tragique) ou contemplation (plus ou moins panique). Au Québec, cela se passe au XXe siècle, de Nelligan à Gauvreau. Depuis Flaubert, le chapitre XX de **L'Éducation sentimentale** n'arrête pas de s'écrire, interminé, interminable.

Impossible chapitre, pour le lecteur impassible!

Jean-Marc LEMELIN

NOTES:

1. Quatre éditions ont été consultées, mais ici il est référé à: Gustave Flaubert. **L'Education sentimentale**. Librairie Générale Française (Le Livre de Poche classique no 1499). Paris; 1972 (XXIV - 520 p.) [p. 495].
2. **Ibid.**, p. 492-493.
3. **Ibid.**, p. 497.
4. **Ibid.**, p. 12.
5. **Ibid.**, p. 260.
6. **Ibid.**, p. 243.
7. Je laisse ouvert le problème de savoir s'il s'agit là de ce qui distingue le roman, **tout** roman, donc l'épopée, de la tragédie et je renvoie à Georges Lukacs. **La théorie du roman**. Gonthier (Médiations no 4). Paris; 1970 [1963, 1920] (204 p.) et à Mario Perniola. **L'aliénation artistique**. UGE (10 / 18 no 1165). Paris; 1977 [1971] (314 p.), dont je discute dans **La signature du spectacle** ou **De la communication; Ponctuations II**. Ponctuation. Montréal; 1984 (208 p.) [p. 17-58].
8. Victor Brombert «"L'Education sentimentale": articulations et polyvalence» et Silvio Yeschua. «Les dates dans "L'Education sentimentale"». Colloque de Cerisy. **La production de sens chez Flaubert**. UGE (10 / 18 no 995). Paris; 1975 (448 p.) [p. 55-84 et p. 297-327].
9. Jean-Marc Lemelin. «Du parcours génératif au schéma polémique; fragments pour une pragmatique de l'Actant». Collectif sous la direction de Pierre Ouellet avec la collaboration de Khadiyatoullah Fall. **Les discours du savoir**. ACFAS (Cahiers de l'Acfas no 40). Montréal; 1986 (308 p.) [p. 302-319] et dans **RS / SI**; Volume V, numéro 2. Toronto; 1985 [p. 117-128]; article repris et légèrement modifié dans **De la programmation; l'oralité et la textualité: abrégé quartographique; ; Ponctuations**. Ponctuation. Montréal; 1986 (98 p.) [p. 47-65].
10. Jean-Marc Lemelin. **La grammaire du pouvoir** ou **Du spectacle; Ponctuation I**. Ponctuation. Montréal; 1984 (92 p.) [p. 62-72 et p. 78-86].
11. **Op. cit.**, p. 13 et p. 264.
12. **Ibid.**, p. 435-471.
13. **Ibid.**, p. 501.
14. Käte Hamburger. **Logique des genres littéraires**. Seuil (Poétique). Paris; 1986 [1977] (308 p.)
15. François Perrier. **Double lecture. Le trans-Subjectal; séminaire 1973-1974**. InterEditions (L'Analyse au singulier). Paris; 1986 (182 p.) [p. 38], de même que Jean-Marc Lemelin. **La signature du spectacle** [p. 23-34] ou **La puissance du sens** [p. 28-34] et **Le spectacle de la littérature; les aléas et les avatars de l'institution** (en collaboration avec Robert Giroux et al.). Triptyque. Montréal; 1984 (256 p.) [p. 185-210].